

Non, ce n'était pas de leur faute, si, à cet âge avancé, les époux Bernard étaient forcés de faire encan et d'abandonner leur bien. Leur fils cadet, celui à qui ils s'étaient donnés, il y a quelques années, avait été victime d'un accident mortel, quelques mois auparavant. Parti joyeux, un matin, pour aller au bois, à quelques milles plus loin, dans les concessions, on l'avait ramené mort le même soir. En abattant un arbre, une branche sèche s'était détachée du sommet et lui avait défoncé le crâne. Et comme un malheur arrive rarement seul, sa jeune femme, d'une santé délicate et nerveuse, reçut un tel choc, en voyant arriver son pauvre mari ensanglanté et froid, qu'elle en perdit la raison. On fut obligé de la conduire dans une maison de santé, où elle expirait elle-même quelques semaines plus tard.

Les vieux restèrent avec leur petit-fils, âgé de huit ans, unique survivant d'une famille de quatre enfants. Le petit Louison, nom donné à cet enfant, frêle et débile comme sa mère, restait donc seul pour consoler quelque peu le grand-père et la grand-mère, dans leur double malheur.

Bien qu'agé de plus de 75 ans, comme nous l'avons déjà dit, le père José était encore assez vert. Il avait été un rude travailleur pourtant, et on ne l'avait jamais vu bouder à l'ouvrage. Bâti en hercule, doué d'une énergie de fer, et ingénieux comme l'étaient nos ancêtres, alors que la nécessité forçait ceux-ci à tout faire eux-mêmes, à la main—voitures de travail, harnais, instruments agricoles, meubles et même les grandes horloges—il avait, depuis sa tendre jeunesse, toujours été dur à son corps, sans jamais compter les heures de travail. Et Dieu sait s'il y a de la besogne sur une terre, pour un cultivateur qui veut employer son temps, afin de tout maintenir en bon ordre. Pour un vaillant, c'est sûr qu'il en avait été un. Son bien, ses bâtiments, son roulant, tout en était encore un vivant témoignage.